

Recherches sociographiques



Jean PAQUIN, *Art, public et société. L'expérience des Maisons de la culture de Montréal*

Andrée Fortin

Volume 38, Number 3, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057165ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057165ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, A. (1997). Review of [Jean PAQUIN, *Art, public et société. L'expérience des Maisons de la culture de Montréal*]. *Recherches sociographiques*, 38(3), 561–563.
<https://doi.org/10.7202/057165ar>

le processus par lequel sont prises les décisions de programmation, présentent différents systèmes de classement des programmes, survolent le problème de l'analyse des récits et résument les différents courants d'études des publics. Les auteurs abordent ainsi, au fil des différents éléments, à peu près tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour se donner une connaissance de base du monde télévisuel.

Si le livre doit son sous-titre à sa vocation de manuel, il doit son titre à l'idée que les auteurs, en parallèle avec leur mission éducative, illustrent plus qu'ils n'analysent ou n'établissent vraiment. En d'autres termes, le livre constitue une introduction honnête et contemporaine aux études sur la télévision mais on ne doit pas y chercher l'ouvrage de réflexion original, d'étude empirique ou d'analyse des transformations du monde de la télévision que son titre suggère. Il ne contient pas d'idées ni de matériaux neufs, à peine quelques reprises d'études menées par les auteurs eux-mêmes et déjà publiées ailleurs. Cet ouvrage est d'abord et avant tout un manuel et, pour cette raison, il intéressera principalement les enseignants qui cherchent un ouvrage de lecture pour leurs étudiants dans leur cours sur la télévision ou les médias et, peut-être, les personnes qui, pour une raison ou une autre, ont besoin d'un survol des études sur la télévision. Malgré son titre prometteur, ce livre ne constitue pas une contribution originale aux études sur la télévision.

Benoît LAPLANTE

INRS-Culture et société.

Jean PAQUIN, *Art, public et société. L'expérience des Maisons de la culture de Montréal*, Montréal, HMH, 1996, 122 p.

Les Maisons de la culture favorisent-elles une démocratisation de la culture ? Pour répondre à cette question, Jean Paquin nous raconte l'histoire de ces maisons à Montréal et nous résume leur programmation. Suit une rapide analyse de leurs publics à partir de divers sondages.

La première Maison de la culture à Montréal a été fondée en 1981 ; en 1996, on en comptait douze. Pour en comprendre la genèse, Paquin effectue dans le premier chapitre un retour sur la démocratisation et la décentralisation culturelles au Québec et au Canada, des années 1930 à la Révolution tranquille, ainsi que sur l'aventure des maisons de la culture en France. La première s'ouvre au Havre en 1961 sous l'impulsion d'André Malraux. L'objectif, là-bas comme ici, était bien entendu d'accroître l'accessibilité de l'art.

Le chapitre 2 retrace l'histoire des Maisons de la culture à Montréal. On en retient essentiellement ceci : « Le fait de régir des centres de diffusion artistique sur la base d'une décentralisation territoriale favorise une plus grande participation du citoyen, car le lieu physique où s'élabore l'action culturelle s'insère à l'intérieur de

son espace vécu. C'est la philosophie de base des Maisons de la culture de Montréal. » (P. 55.) Le chapitre 3 présente les douze maisons, leur arrondissement et leur programmation, à travers laquelle Paquin souhaite faire apparaître le pluralisme de ces lieux « polyvalents et multidisciplinaires » (p. 58), où de plus l'accès est gratuit. Le pluralisme est défini par la présence « d'autres sphères et réalités telles que les cultures minoritaires, ethniques et locales » (p. 24) et par la valorisation « des domaines souvent négligés par les équipements traditionnels, dont des manifestations à caractère scientifique, littéraire ou patrimonial » (p. 60). Somme toute, les Maisons de la culture « travailleraient en fonction de l'identité collective » (p. 107).

Cela m'entraîne à la discussion sur la sociologie de l'art amorcée dans l'introduction et le premier chapitre, et sur laquelle porte le début du chapitre 4. Pour BOURDIEU, toute tentative de démocratisation de l'art qui ne passerait pas par l'école est un leurre, à cause de la logique de la distinction et « la mise en place de frontières symboliques entre les groupes et les classes » (comme le rappelle Marcel FOURNIER dans sa préface). À l'appui de cette vision « pessimiste », sont convoqués tour à tour Raymonde MOULIN, Pierre GAUDIBERT, Philippe URFALINO et même Michel DE CERTEAU. Par ailleurs, s'appuyant sur Vera ZOLBERG, Paquin évoque deux ordres de phénomènes susceptibles d'ébranler les constructions « bourdivines » : les transformations des rapports de classes et de la mobilité sociale d'une part et les nouvelles politiques et pratiques culturelles d'autre part. Autrement dit, « la culture hiérarchisée qui servait de base aux recherches de Bourdieu » est battue en brèche avec la « diminution du monopole de la culture d'élite » (p. 94), c'est-à-dire avec l'avènement de la société postmoderne. L'accessibilité de la culture à un plus grand nombre ne serait pas dans ce contexte une cause perdue d'avance.

L'auteur présente beaucoup de « données », mais à l'aide de celles-ci, il montre plus qu'il ne démontre. Ainsi la question du pluralisme, centrale dans sa démarche, reste affirmée plus qu'analysée. En effet, on pourrait lui répondre que le pluralisme existe depuis « toujours », depuis, en un sens, que l'art s'est scindé en un art savant et un art populaire (les deux sphères de Bourdieu). Si la programmation des Maisons de la culture se distingue de celle des musées, est-ce parce qu'elle relève d'un pluralisme « postmoderne » ou parce qu'elle se rapproche de cet art moins légitime qui serait celui des « Variétés » et qui a toujours eu un auditoire important ? Paquin raisonne à partir de sondages montrant que le public du quartier fréquente « sa » Maison et que ce public est plus « populaire » que celui des grandes institutions muséales. S'il y voit une plus grande accessibilité de l'art sous l'effet conjugué du pluralisme et de la proximité géographique, on peut se demander s'il ne s'agit pas simplement d'une offre moins élitiste au sens de Bourdieu ; à cet égard l'analyse n'est pas tout à fait convaincante et renvoie à la question des mécanismes de légitimation de l'art.

L'analyse des sondages demeure en surface. Ainsi dans le quartier Côte-des-Neiges, le public est composé en majeure partie d'universitaires, mais le revenu moyen par ménage y est faible ; avant de conclure comme l'auteur que « la corrélation entre le degré de scolarité et le revenu est de moins en moins évidente de nos jours » (p. 104), ne faudrait-il pas s'interroger sur la proximité de l'Université

de Montréal ? N'y aurait-il pas parmi ce public un grand nombre d'étudiants ou de « travailleurs-étudiants » ? Ceci aurait dû au moins être évoqué. De même Paquin n'aborde pas la question de la mobilité du public. Le public se déplace-t-il d'un quartier à l'autre pour voir les expositions ou spectacles proposés par les Maisons de la culture ? L'appartenance au quartier, soit. Mais n'en sort-on jamais ? Il aurait été intéressant de développer ce point, d'autant plus que le tableau 1 (p. 54) s'intitule : « Le réseau des Maisons de la culture en 1996 » (c'est moi qui souligne). Si la fréquentation du public du quartier indique que les Maisons de la culture rendent l'art accessible à ces diverses populations, la circulation du public dans un réseau culturel « autre » que celui des musées nationaux pourrait être un signe de l'émergence d'un pluralisme, de nouvelles légitimités en art.

Mine de rien, Paquin effleure plusieurs sujets qui nous font regretter que ce livre n'ait que 122 pages. Ainsi le rôle croissant du municipal dans le secteur culturel est posé d'emblée. Mais cela aura certainement des conséquences sur l'art présenté ; on s'adressera certainement à un public différent de celui des institutions « nationales ». Des éléments discutés très rapidement ou renvoyés en note auraient aussi pu éclairer ce pluralisme, je pense en particulier au rôle important des maisons d'enseignement (page 59 et note 29 du chapitre 2). Ne voit-on pas ici l'apparition de « nouveaux » acteurs culturels ?

Bref, un livre trop court, qui montre plus qu'il ne démontre, mais qui, par ce qu'il laisse entrevoir, soulève plusieurs questions et éléments de discussion sur la culture actuelle et sur le pluralisme.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.

Yvan LAMONDE (dir.), *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, 285 p.

Depuis deux décennies, les historiens et autres personnes intéressées au passé du Québec ont consacré beaucoup d'énergies à souligner le rôle central qu'a joué le libéralisme dans le vécu des Québécois francophones. Il fut un temps où l'on tenait pour acquise la thèse voulant qu'un clergé autoritaire ait dominé le Québec de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Voilà qu'à la fin des années 1970, Paul-André LINTEAU, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT prennent le contre-pied en parlant dans le premier volume de leur *Histoire du Québec contemporain* du « triomphe du libéralisme » (p. 603). Dans la même veine, Fernande ROY, une des contributrices au volume passé en revue, affirme en 1993 dans son *Histoire des idéologies au Québec* que « les idées libérales sont présentes dans la société québécoise depuis la fin du XVIII^e siècle ; elles s'enracinent au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle suivant et elles dominent au XX^e siècle » (p. 115). À ces professions de foi dans une tradition